

Ploc !

La revue du haïku



N° 27 – Octobre 2011

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

SOMMAIRE

Note éditoriale	3
Haïbun :	
Semence, Marie-Noëlle Hopital	5
Le capuchon de silence, Marie Népote	8
Haïku	14
Instants choisis	23
Article :	
La taupe et l'aigle, Roland Halbert	24
Ou une nouvelle saison pour Tomas Tranströmer	
Senryû	29
Instants choisis*	31
Un petit tour chez les Anciens	33

Ploc; la revue du haïku
Numéro réalisé par Olivier Walter

Note éditoriale

Le thème de cette édition met l'été à l'honneur, l'été vécu à la campagne, à la mer, à la montagne ou dans le désert.

Très vite, que ce soit au travers des *haiku* ou des *haibun*, nous sommes plongés dans l'intime d'une saison, au cœur de la nature même du réel – hon-i.

St John Perse pense que si la poésie n'est pas « le réel absolu », elle en est la plus proche appréhension. « Fille de l'étonnement » selon le mot de l'Antiquité, elle semble, ajoute le poète, s'informer elle-même.

Les textes retenus ici sont souvent le reflet d'une expérience directe par laquelle l'intensité, la force et la dimension de l'été s'acheminent vers leur propre issue. Cette saison a pour sentinelle un oeil aiguisé et une haute valeur affective. Celle-ci tient davantage d'une attitude intérieure de coparticipation au monde que d'une vague expression sentimentale.

La Nature est le point d'orgue et se décline à tous les modes. Dès lors, la simplicité se traduit par la réalité de-ce-qui-est et renvoie à un substrat qui est plus que ce-qui-est...

L'impersonnel confine au transpersonnel ; l'afflux de l'Être émerge du mouvement, de la Forme et de la voix des choses. Les textes de meilleures tenues sont précisément ceux qui chantent un éternel présent : tissant l'unicité avec la multiplicité, rassemblant en une unité de sens l'hétérogène et le dissemblable, ils s'élèvent parfois au rang d'épiphanie.

L'Image se fait le trait d'union entre le sensible et l'Intelligible ; elle est au centre du temporel en l'Homme avec son filet de sensations, de cognitions et d'émotions et de l'intemporel, par-delà noms et formes...

OW



Semence

C'est l'histoire d'une graine, d'une petite graine, d'une toute petite graine, semée dans un jardin parmi d'autres graines, d'innombrables graines destinées à donner des fleurs, d'innombrables fleurs, magnifiques et parfumées, formant une roseraie. La toute petite graine grandit et devint une rose ; cependant, contrairement à ses voisines, elle n'était point jaune orangé, rouge ou pourprée, mais d'une teinte pastel, douce et tendre. A ses pieds se tortillait une chenille, vive et minuscule. Sa chrysalide, soyeux cocon, s'ouvrit pour délivrer un splendide papillon, un paon du jour aux beaux yeux sombres. Le paon vint se poser sur la rose pastel aux pétales encore un peu chiffonnés, à l'aube d'une journée de juin. Amélie, c'était son nom, frémit d'aise et s'étira de plaisir.

Foi de jardinier
la rose est très agitée
sans un souffle d'air.

Hélas ! Une soudaine brise caressa le papillon, l'incitant à voler au-dessus de la roseraie. La proche voisine d'Amélie s'appelait Marilyn, en souvenir d'une actrice célèbre et voluptueuse ; ce nom de baptême ne devait rien au hasard : son teint pourpre évoquait le rouge à lèvres excitant de la comédienne ; ses larges proportions rappelaient la jupe en corolle qui se soulevait au gré du vent pour laisser voir les jambes sensuelles de la star. Ce qui devait arriver arriva. Marilyn attira le paon du jour qui la fixait intensément. Séduit, fasciné, il ne tarda pas à rejoindre cette fatale beauté tandis qu'Amélie à peine éclosée donnait l'impression de se recroqueviller, de se friper, de se rider, de faner prématurément. Que sa robe était terne et son maintien modeste ! Marilyn, elle, se déployait, rutilait, étincelait sous le soleil de Midi. Elle s'épanouissait pendant qu'Amélie dépérissait, ruminant sa jalousie, se désespérant d'être délaissée.

la fleur écarlate
jette un langoureux baiser -
le paon est pris

Mais les rayons du soleil tournent et, sous un éclairage oblique, Marilyn perdit de son éclat ; l'oiseau du jour s'éloigna d'elle, voleta de fleur en fleur, infidèle et légèrement ivre. Il prit de la hauteur, aperçut des roses par milliers ; oscillant au gré de la brise, elles rivalisaient de charme parmi les feuilles vertes, dans un environnement d'arbres immenses et frissonnants. Le jardin était grand, il fallait l'explorer, découvrir des plantes à foison, des espèces florales différentes, des bois touffus et luxuriants, un vaste monde à la portée d'un simple papillon, curieux, volage, insatiable, qui suivait une trajectoire capricieuse et traçait des arabesques fantaisistes, imprévisibles.

Une seule journée
pour contempler l'univers -
beau papillon

Amélie faillit le perdre de vue mais une perle d'eau, une larme, une larme minuscule, vint iriser ses pétales. La perle rencontra la lumière d'un soleil rasant, créant un arc-en-ciel aux mille reflets nacrés. Le paon du jour émerveillé par ce prisme magique fondit sur Amélie. Sa jupe couleur de crépuscule était superbe et les délicates nuances de l'eau ravivaient son teint pâle.

Après l'écarlate
le pastel sous la lumière !
Premières loges

Le paon du jour la complimenta et lui fit la cour ; il passa la soirée et la nuit avec cette compagne douce, discrète et amoureuse. Nul n'observa leurs ébats dans l'obscurité. On sait cependant qu'ils favorisèrent le

surgissement d'une graine, d'une petite graine, d'une toute petite graine qui ressemblait à beaucoup d'autres mais s'en distinguait cependant par un teint d'une subtile pâleur.

Marie-Noëlle Hôpital

Le capuchon de silence
(Visite à Saint-Benoît-sur-Loire)

À Sœur Marie Scholastique

Écoute, mon fils
l'enseignement de ton maître...
et tu parviendras !

(Extrait de la Règle de saint Benoît)

La route épouse les amples courbes de la Loire, lente et sableuse en cette période d'étiage. Le paysage s'ouvre – généreux – sur le « val d'Or ». Les nuages, dans leurs molles d'averses, reprennent les rondeurs verdoyantes qui donnent l'ombre aux rives.

Perçant les franges du fleuve,
une dent de pierre
mange l'horizon.

La silhouette massive de l'abbaye approche, l'aiguille du clocher pointe. Après l'eau du fleuve, celle de la fontaine érigée sur la place, porte témoignage de la vocation purificatoire du lieu. Dominant le jaillissement de l'eau, la statue de saint Benoît et un extrait de la Règle : « Écoute, mon fils, l'enseignement de ton maître... et tu parviendras ! »

À cette fontaine,
les hommes étanchent leur soif
en courbant le dos.

La tour porche reste le seul témoin de l'histoire agitée des lieux,

revenus à leur vocation première par la piété de quelques hommes. Entre les piliers, des moines passent, présences intermittentes en noir et blanc.

Les plis de leurs bures
bruissent sous leurs pas –
dialogue avec le silence.

Contemplation, en cet instant :

Entre terre et ciel,
passage d'arches ouvertes –
trois à trois.

Recueillement devant la Bible à lire sur les chapiteaux historiés. Certaines scènes restent énigmatiques au regard des profanes. D'autres se lisent aisément : « Daniel face aux lions » et, familière entre toutes, « La fuite en Égypte ».

Image de pierre :
Marie sur son âne,
reconnue – les yeux levés.

Ils sont nombreux à être venus là, raviver ou nourrir leur foi, confiant leurs espoirs aux reliques du saint. Est-il possible, en cette abbaye de Fleury, de refouler le désir d'une révélation mystique, telle que Max Jacob en reçut la grâce ?

Un mur nu
frappé de lumière
– Y fondre les yeux !

Après l'étrange vision, c'est ici qu'il choisit de se soustraire aux turbulences de sa vie parisienne. Né sous l'étoile de David, Max Jacob trouve auprès des hommes de silence, matière à nourrir sa méditation de converti.

Le souvenir du poète guide les pas à l'intérieur de la basilique.

Devant la chapelle de la Vierge...

La dalle lustrée
garde intacte la présence
de l'homme à genoux.

Ses yeux se sont posés sur la statue où l'Enfant Jésus glisse son doigt dans le bec de la colombe, oiseau cher à saint Benoît pour avoir, selon la légende, incarné sa sœur bien-aimée.

Son obole aux anges :
laisser la colombe
lui piquer – du bec – le cœur.

Le poète était-il alors autant absent au monde que ce moine, abîmé dans sa prière ?

Les lèvres de marbre
n'ont de voix
que pour l'homme épris des anges.

Son attirance spirituelle et mystique l'appelle vers « l'Enfant Dieu » chaque jour. Il nourrit ainsi ses *Méditations*. Pratique qu'il refuse d'abandonner quand, en dépit de sa conversion, les lois anti-juifs la lui rendent officiellement interdite et dangereuse.

Jaune à sa poitrine,
cette étoile-là –
sans lumière.

Il continue d'assister aux offices, dissimulé derrière le pilier, en bas et à gauche de la nef. Précaution d'homme traqué ? Humilité d'exclu ?

De là, en le laissant courir le long du bas-côté, le regard atteint la chapelle où il venait naguère prier.

Les pas arrêtés,
rejoindre la dalle lisse
par la « Voie étroite ».

Ici, Max Jacob respire. Présence chaude. Palpable.

Les visiteurs que nous sommes ne sont pas venus, comme l'ont fait auprès de lui certains de ses amis, chercher la conversion mais un retentissement à son œuvre, si singulière, où « il s'agit de faire vivre son âme ».

Sur le parvis, le chat jaune et blanc qui vient se frotter à nos jambes exerce une espèce de magnétisme. Nous le surnommons « Chat Max. »

Par facétie, le poète
prête-t-il son âme
au chat qui nous suit ?

Il incarne la présence du poète bien davantage que la parcelle B4 du cimetière.

L'âme enfuie,
le dernier vaisseau
n'emporte qu'une défroque.

Sur la tombe, seulement deux fleurs sauvages cueillies dans la haie
proche et que nous retenons sous un caillou.

Séneçon jacobée :
la fleur signe de son nom
le refus d'oubli.

Pas de « morceau de marbre » mais son « nom en lettres d'or. » Sur
la dalle de granit, quels doigts – graciles ou trapus ; nerveux ou précis –
ont disposé des galets ?

Message ingénu
qui se joue des mots
pour dire l'Amour.

... pour gommer le silence et l'absence depuis l'arrestation du 24
février.

Il ne fuit pas. Pour lui, aucune terre d'accueil.

Les fauves noirs à la crinière gominée viennent et le prennent.

Où est la maison ? Là où il cachait ses dernières libertés.

Sur cette maison
un capuchon de silence
par simple habitude.

Il faudra revenir.

Absence et silence définitifs le 5 mars... « N'oubliez pas la date de ma mort ! »

Qu'important « les os blanchis » :
chaque anniversaire
enjambe le temps !

Chaque mot imprimé efface les années, ranime ta main, réveille ta pensée.

Alors, Max, tu te tiens debout aux côtés de l'apprenti qui vient s'abreuver à la source de tes *Conseils*.

Stellaire jaillie
du terreau des pages :
ta voix de poète.

Marie Népote

Micheline Boland

Les premiers épis
ici et là des oiseaux
~ l'épouvantail veille

Marc Bonetto

Odeur des foins coupés
Et ce parfum
Que je ne connais pas

Feuilles sur l'herbe
L'automne
Dans le soir de juillet

Brigitte Briatte

le bond du grillon
dans les herbes si vertes -
étincelles du sentier

un papillon
aux ailes si fragiles -
mon éventail en soie

La terre craquelée
sous mes semelles de corde.
Tiens ! une goutte !

Maryse Chaday

crissement léger
des vaguelettes sur le sable
je pense au Japon

nuages sur la mer
en d'improbables montagnes
chercher, chercher encore

Jean-Louis CHARTRAIN

La nuit visite
La montagne, les étoiles
Nous parlent à l'oreille.

Janine Demance

la mer houleuse
de toutes les couleurs
sur la palette

Hugues Sébastien Dorcely

Un arbre soufflé
par le vent
laisse voir un bel oiseau.

Hélène Duc

Plage nudistes –
des enfants couverts
par le bruit des vagues

au fond de la tante
éveillé par un silence gibbeux –
edelweiss

Flou caniculaire -
la vague prolonge le bleu
d'un jean vide

Danièle Duteil

repos dans la dune
le cri écorché
d'un héron en vol

une aile
contourne le phare
clapot

allongée
sous les étoiles
parfois une chute

Damien Gabriels

plage du soir -
un rang de pâtés de sable
attend la marée

sommet de la colline -
un pin sculpté
par cent ans de mistral

pas de côté
sur le chemin de garrigue
- une odeur de thym

Claire Gardien

virage
en épingle à cheveux -
cul-de-sac de feuillus

Sei Haisen

la cime se pare
d'un anneau de brume -
bijoux sur la table

rando sur la crête –
midi sonne dans une vallée
puis plus loin dans l'autre

Roland Halbert

Le soleil astique Un arrosoir brille.
les seins des filles dans l'eau.

Marie-Noëlle Hopital

parfum d'iode -
les vagues se retirent
des galets brûlants.

Sylvie Lavoie

Rosée sur la fleur
Pieds nus dans l'herbe mouillée
Fraîcheur sur ma joue

Letizia Lucia Iubu

Le verger de grand mère -
souvenir du goût
de compote de pomme

Marie Népote

Ces fraises sauvages
au goût d'écorces mouillées...
la forêt en bouche !

Chrisiane Ourliac

Montségur
1208 mètres au dessus de la mer
et combien sous le ciel ?

Adrien Pelletier

A l'horizon
Rien qu'une mouette seule
Pour accrocher mon œil

Sous l'eau
Un bref éclair argent
Un sar dans le courant

On tourne le foin
L'envol des sauterelles
Un cri de buse

Virginia Popescu

rivière de montagne –
des rayons de soleil
coulent dans l'eau

château de sable-
vagues arrachant
murailles et tours

Nicole Pottier

averse d'été -
à l'abri dans l'arrosoir
l'escargot

feux dans la forêt -
dans l'odeur du bois calciné
souvenir d'été

Yann Redor

Les rocs accrochés
A la brûlure d'un doigt
M'approcher du ciel

Rai de lumière
Alliant le gris au gris
L'horizon marin

Sagitterra

Jardin sauvage ~
aux aguets sur un muret
la mante religieuse

Tâches de soleil
sous mes paupières fermées ~
Méridienne !

Keith A. SIMMONDS

nuit d'été :
des étoiles étincelantes
illuminant la mer

Patrick Somprou

Simple appareil -
parfumée et croustillante
sa peau au soleil

Sur ses frêles pattes
posté par tous les temps
face à la mer - le carlais

Maria Tirenescu

Un éclair –
la grêle tombe
sur le champ de blé

La mi-août –
le train halète
gravissant la montagne

pas de côté
sur le chemin de garrigue
- une odeur de thym

Damien Gabriels

Quand l'impersonnel atteint ce degré de distanciation où pointe un éternel présent, le temps matriciel émane et rayonne, fût-il fugace.

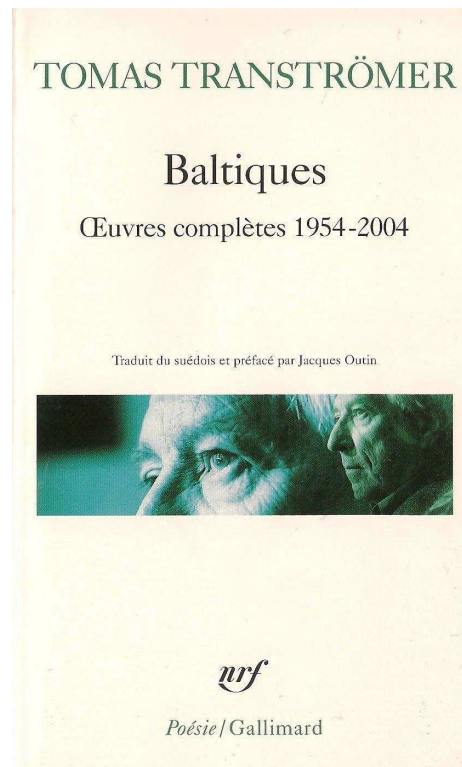
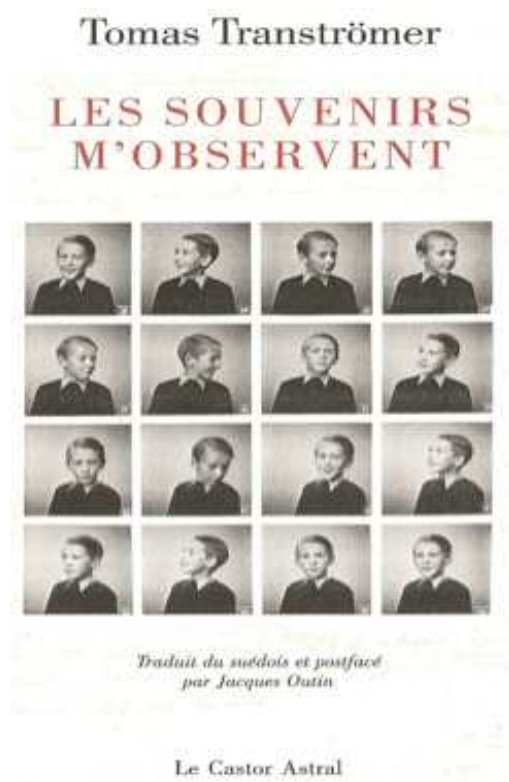
Aussi, sommes-nous plongés dans un espace de pur enchantement : le temps des horloges se dissout au profit d'une « saveur » nouvelle, premier matin du monde. Dans cette plénitude de l'instant présent, le sens caché de l'existence prend sens : on s'absorbe dans les unités potentielles d'énergie du son, du tactile, du visuel et de l'olfactif, saisi par la nature de toutes choses. Ces propriétés subtiles illuminent le quotidien et transforment le rapport de l'Homme au monde.

Le maquis désigné par un mot provençal, garrigue, devient un univers. Le promeneur sait où il va mais se laisse dériver sur son chemin : léger et pétulant dans la lande broussailleuse, il célèbre l'été par l'odeur du thym ; et la fragrance, à travers un jeu de résonances, le renvoie à de nombreuses sensations et cognitions...

Inattendue, l'aromate méditerranéenne devient le point d'orgue des buissons épineux et de l'errance sous le ciel. On respire presque avec l'auteur la transparence de l'air et l'effluve du serpolet ; on voit presque le pas sautillant franchir une sente de traverse...

Chaque mot, chaque image est à sa place et ouvre un champ de perceptions riche et plein : il s'en dégage une atmosphère de joie qui noue un ciel immense et des odeurs sauvages à un silence stridulant.

Olivier Walter



La taupe et l'aigle Ou une nouvelle saison pour Tomas Tranströmer (prix Nobel de littérature 2011)

Pour la première fois, en la personne du poète suédois Tomas Tranströmer, le lauréat du prix Nobel de littérature est aussi un éminent haïkiste. À l'annonce de ce prix prestigieux, les courageuses éditions du Castor Astral se réjouissent (elles ont lucidement relayé l'œuvre de Tranströmer en France), Gallimard s'affaire. La presse qui, le plus souvent, n'avait jamais entendu parler de l'auteur et n'en avait jamais lu une seule ligne, se raccroche aussitôt à ce détail commode qu'est le haïku et croit bon de nous expliquer sur les ondes ou sur les antennes, avec une compétence aussi empressée que discutable, ce qu'est ce « poème mineur » (*sic*). Tranströmer, aphasique depuis le « coup de hache » de sa commotion cérébrale en 1990, ne pourra plus rectifier les à-peu-près ou les inexactitudes. L'affaire serait risible, si elle ne reflétait dramatiquement le niveau culturel d'un certain petit monde médiatique. Prison de mots vides.

L'un des premiers recueils de haïkus du méconnu Tranströmer s'intitule précisément *Prison* (1959). On y découvre ce poème (la traduction est assurée par Jacques Outin) :

*Le portail s'ouvre en glissant
nous voici dans la cour du pénitencier
dans une nouvelle saison.*

C'est cette *nouvelle saison* qu'il convient d'évoquer. Nouvelle saison pour Tranströmer, nouvelle pulsation temporelle pour la poésie d'aujourd'hui, nouvel essor pour le haïku vivant. On se souvient que, lorsqu'il obtint le prix Nobel, en 1960, Saint-John Perse avait à peine trois cents lecteurs fidèles. Ce n'est pourtant pas le cas du poète suédois qui est traduit en plus de soixante langues. Mais, on ne le sait que trop, la « Pentecôte » de la poésie n'est pas pour demain. Le poète n'a aucunement besoin d'être sur le devant de la scène, de parader sur les estrades (imagine-t-on, hier, Michaux à la télévision ? et, aujourd'hui, Jaccottet sur un plateau mondain ?) Il revient à l'artiste dans un même et inflexible mouvement, de creuser très profond et de voler très haut. Ainsi que l'écrit Tranströmer, le poète est « aigle et taupe à la fois ». Ces deux figures antithétiques – la taupe et l'aigle – lui permettent de ne jamais perdre le contact avec la terre, mais aussi de toucher à l'aire la plus sublime. Ainsi, Tranströmer n'est nullement un être éthéré : psychologue « Je suis diplômé de l'université de l'oubli », musicien (pianiste), voyageur (Italie, Balkans, Grèce, Égypte, Afrique, U.S.A., Chine, en autres destinations... Il ne se déplace plus guère « Mais les voyages viennent me visiter ». Cependant, il prend garde de préciser dans son poème « Voyage » :

*Terminus ! J'étais allé
bien au-delà.*

C'est à partir de cet au-delà que l'aventure artistique commence. Dans cette exploration risquée, la musique et la poésie sont des boussoles vitales. Il n'est qu'à méditer les vers de Tranströmer sur Beethoven, Liszt, Grieg, Balakirev ou Haydn :

*La musique est une maison de verre posée sur un talus
où les pierres volent, les pierres roulent.*
(« Allegro » in *Ciel à moitié achevé*, 1962)

Toujours, la taupe et l'aigle ; toujours et encore, la magnétique attraction de la terre et du ciel. Dès lors, le haïku survient chez Tranströmer avec l'acuité d'une lame. Ses recueils de haïkus sont archibrefs (seulement neuf pièces dans *Prison* ; onze dans *Funeste gondole* ; quarante-cinq dans *La Grande Énigme*). Voilà qui nous délivre de ces assommants pensums qui, par l'engorgement de leur production – quasi industrielle ! – de haïkus, diluent et tuent l'esprit même de ce genre poétique. À l'extrême opposé, Tranströmer se profile sans tapage : touche de légèreté, cluster d'harmonie, pointe d'humour fin, flèche intime de compassion :

*Le garçon boit du lait
et s'endort tranquille dans sa cellule
une mère de pierre. (Prison)*

Qui dit mieux ? Personne, si ce n'est l'auteur de *Funeste gondole*, 1996 :

*Ces bornes milliaires
qui s'étaient mises en route.
Écoute la voix du ramier.*

Dans l'acte d'écriture, mené en profondeur, le moi vole en éclats, l'ego se dissout dans l'écoute vigilante de l'autre et dans l'accueillante ouverture au monde :

*Merveille que de sentir mon poème qui grandit
alors que je rétrécis.*
(« Oiseaux du matin », in *Accords et traces*, 1966)

Tranströmer avait rêvé, enfant, de devenir explorateur. Il l'a été et le demeure, de manière irremplaçable, dans le domaine poétique. Les excentriques chinois aussi bien que les haïkistes japonais ne sont jamais loin, et le poète exprime explicitement sa référence à Shiki dont il dit :

c'est écrit à la craie de la vie sur le tableau noir de la mort.
(« Hommages » in *Accords et traces*)

D'où sa minutieuse attention aux graffitis, à « l'écriture des lichens », aux passées de bêtes dans la forêt, aux traces sur la neige. Avec un clin d'œil tout franciscain à « Sœur limace » : « Ce qu'elle me ressemble dans ma quête ! » (*Baltiques*, 1974). Ne nous faisons pas trop d'illusions : malgré nos tablettes numériques, nous en sommes toujours à déchiffrer d'énigmatiques signes sur des écailles de tortue ; nous en sommes encore

aux balbutiements de reclus ou aux bégaiements d'emmurés derrière nos écrans :

*Présence de Dieu.
Une porte close s'est ouverte
dans le tunnel des chants d'oiseaux. (Funeste gondole)*

Connaissons-nous vraiment ce tunnel secret et cette porte entrouverte ? Pourquoi, alors, cédon-nous à l'agitation bavarde, aux clichés lourds et verbeux, à la "communication" outrancière jusqu'à la nausée, à la glu des rumeurs, au trop-plein de la fausse poésie, à ce que Tranströmer appelle ironiquement le « mur antipoétique » ? Impasse.

À la place d'une pareille impasse, encombrée et bruyante, les anémones ouvrent un couloir secret vers une fête authentique, d'un silence absolu. (« Anémones » in La Place sauvage, 1983)

Le haïku, « diapason caché », est cette discrète fête de la minute, cette humble gloire de l'instant en joie

*en ce pauvre et bel instant qui lutte
contre l'armée des secondes... (Premiers poèmes, 2011)*

Pour tout poète vrai, pour tout haïkiste authentique, le juste poème ne peut se révéler que « psaume retroussé », que « préface au silence ». Selon Tranströmer, le silence se mange (lire son poème « Le palais »). Non pas un silence de gargarismes, non pas un blabla régurgité, mais

un silence comme si l'épervier allait venir.

Ce n'est sans doute pas un hasard si ses camarades de collège avaient surnommé Tranströmer « Trana », terme ornithologique désignant la grue. Dans ses brefs mémoires inachevés *Les souvenirs m'observent* (traduction française en 2004), l'auteur a raconté comment il détient et garde en lui « cette boussole intérieure » que possèdent certains animaux migrants :

*Des hommes-oiseaux.
Les pommiers étaient en fleur.
La grande énigme. (La Grande Énigme, 2004)*

Voici donc, sur les ailes de « l'exorcisme musical », l'oiseau du silence qui arrive.

Il prend la forme vibrante et intense d'un haïku.

Il plonge !

Nouvelle saison.

Roland Halbert

*de l'Académie de Bretagne et
des Pays de la Loire.*

Marc Bonetto

Rochers mis à nue
Crécelle des cigales
Quelle chaleur !

Cet été
Je vois les montagnes
Ormes tronçonnés dans l'herbe

Jean-Louis Chartrain

A la pointe
De Dinan ne dînant
Que d'un tas de pois.

Roland Halbert

Piqué par
un frelon « asiatique »,
mon haïku enfle du pied.

Patrick Somprou

Soirée arrosée -
le dialogue des lunes
au bord du chemin

Soirée arrosée -
le dialogue des lunes
au bord du chemin

Patrick Somprou

Il y aurait presque du Issa dans ce senryû... et du rimbaud ! Dans le genre, ce tercet est drôle et profond. Drôle, parce que l'ivresse exprimée d'une manière impersonnelle verse dans une personnification de la lune ; profond, parce que dans l'ivresse du corps se profile à l'évidence une ivresse de l'âme.

Et puis, la « soirée arrosée » ne serait-elle pas une simple ondée dont l'effet de brume atomise la lune en autant de prismes qui la décomposent ?

Que l'on opte pour cette version ou pour la première, l'ébriété, ce senryû est éminemment poétique ! La césure en fin de premier vers préfigure le meilleur : une compénétration de l'Inconscient et de la nuit ; de la lune et de l'Inconscient ; et un tête-à-tête entre la nuit, les lunes et le chemin...

Nous sommes à la croisée d'une indicible conversation ; nous sommes là entraînés dans un conciliabule nocturne où l'astre de la nuit murmure une lumière spectrale à plusieurs voix...

Tout cela est amené avec une singulière élégance dans le contexte d'un senryû. Il n'est pas un mot de trop et la force d'évocation des images finement tissées est enchantée !

Olivier Walter



Un petit tour chez les Anciens
- Sous les feux de l'été -

Saigyô (XIIème)

Un voyageur
se fraye un passage dans les herbes touffues
de la lande en été
au sommet des tiges
glisse son petit chapeau de laîche

Au bruit mélancolique
du vent dans les pins
ajoute à la solitude
de ma retraite montagnarde
le chant des cigales

Bashô

Herbes de l'été
des valeureux guerriers
traces d'un songe

Dans la rosée du matin
maculé de boue
un melon frais

Quelques papillons volettent
au milieu du champ
dans un rayon de soleil

Ploc; la revue du haïku
Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2011, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.
Tirage papier : Conceptlaser à Essey les Nancy ou Thebookedition.com à Lille

ISSN 2100-1871
Dépôt légal : Octobre 2011

Prix : 8.00 € pour la version papier
Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot